

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1848-1849 : L'exil en Angleterre](#)[Collection 1848 \( 1er août -24 novembre\) : Le silence de l'exil](#)[Item](#)[Ketteringham Park, Vendredi 4 août 1848, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **Ketteringham Park, Vendredi 4 août 1848, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Chemin de fer](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [France \(1848-1852, 2e République\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Presse](#), [République](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### **Présentation**

Date1848-08-04

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### **Information générales**

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 10

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Ketteringham Park Vendredi 4 août 1848,

Je n'ai pas de lettre. Je n'en dois pas avoir. Vous ne saurez qu'aujourd'hui que je reste ici deux jours de plus. J'en partirai lundi matin. Il n'y a pas moyen d'aller en

un jour d'ici à Edimbourg. J'irai coucher Lundi à York et mardi à Édimbourg. J'y passerai le Mercredi. Je serai jeudi à St Andrews. J'y établirai mes enfants et j'écirai à Lord Aberdeen pour lui demander quel jour il veut de moi à Haddo. Y viendrez-vous ? Si vous y venez dites-moi les projets pour que j'adapte mes mouvements aux vôtres. Nous pourrions passer là huit jours charmants. Je crains votre crainte de la fatigue. Ce qui est bien triste, c'est que demain encore peut-être, je n'aurai pas de lettres. Ce ne sera pas votre faute. Je ne me plains pas. Mais j'ai bien envie d'avoir une lettre.

Je reçois ce matin des nouvelles de Paris. Bien sombres pour le dedans et pour le dehors. Milan menace de la République, si on ne lui donne pas l'intervention. La République rouge menace Paris, si on ne donne pas à Milan l'intervention. Et si on donne l'intervention, Cavaignac ne pourra se passer pour la soutenir, de mesures qui ne peuvent se passer de l'appui de la république rouge. Bastide veut se retirer. Goudehaux veut se retirer, si on ne lui donne pas des nouveaux impôts. Il veut maintenir les anciens impôts, qui pèsent sur les pauvres comme sur les riches, et il ne le peut qu'en établissant de nouveaux qui ne pèsent que sur les riches. Les riches se défendent. Les communistes se frottent les mains. M. Proudhon rit au nez de M. Goudehaux et de M. Thiers. Les journalistes relèvent la tête. Girardin épie le moment de prendre sa revanche sur Cavaignac. Sinon une nouvelle crise de guerre civile du moins un nouvel accès de chaos est près d'éclater, si on peut parler d'accès au milieu d'un chaos permanent. Ceux qui gouvernent la république sont très abattus. Leurs héritiers présomptifs sont très abattus. Le fardeau, chaque jour croissant, écrase ceux qui le portent, et épouvante ceux qui le regardent. Juste et universel châtiment qui ne fait que commencer. Je persiste de plus en plus à croire à la fin, et aux abîmes du chemin qui mènera à la fin. Je n'ai jamais été moins désespérant et plus triste. On m'écrit : « J'ai vu chez lui M. de Girardin. Il est ferme, contenu, et passionnément irrité. Hier au soir, il est venu me voir : « La presse, m'a-t-il dit, paraîtra mardi. Je lui ai demandé si c'était sur une autorisation. « - Non - je ne sais comment cela se passera ; mais si par hasard il espérait qu'on se battra à son intention, il compterait sans son hôte. Je connais des gens qui, sous votre ministère, trouvaient que les tribunaux mutilaient la presse et que ce serait une occasion de chute. Je les ai entendus regretter qu'on n'eût pas fusillé de suite M. de Girardin. Les lâchetés qu'on entend font horreur. » Les lâchetés retardent les luttes, mais ne les empêchent pas. Tôt ou tard il faut y venir. Du reste je vois que la presse n'a pas paru mardi. On m'écrit encore : « Quelque doux que soit l'état de siège nous ne pouvons en faire une situation normale. Qui soit même si un jour on ne reprochera pas à la Constitution sa création au moment d'une dictature ? Il y a là un péché originel dont aucun baptême ne peut laver la souillure. » Vous voyez qu'on se prépare des arguments. Je suis très frappé des débats de l'Assemblée que mon Journal des débats m'apporte ce matin ; débat sur les journaux, débat sur les finances. L'attaque commence entre Cavaignac et son cabinet. Ils se défendront mal ailleurs que dans la rue, ce qui ramènera pour eux la nécessité de se défendre dans la rue. Toujours le même cercle, bien vicieux. Et que fera Francfort si Paris vient protéger Milan contre Vienne ? Vous ne me le diriez certainement pas si nous étions ensemble. Pourtant nos deux ignorances réunies valent presque une science. Adieu. On m'a mené hier à Norwich voir un Musée, une cathédrale et un château fort, et me faire voir à de vous bourgeois réunis devant la porte du château. Aujourd'hui il tonne et il pleut. Pourtant voilà un peu de soleil. Je me promènerai dans le parc. M. Hallam vient de partir. On attend d'autres voisins. Adieu. Adieu. Je vois presque de ma fenêtre les fils du télégraphe électrique qui longe le chemin de fer. Quel dommage que nous ne puissions pas nous en servir vingt fois par jour !

Adieu. Je me porte bien. Et vous ? Adieu. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Ketteringham Park, Vendredi 4 août 1848, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1848-08-04

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 03/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2356>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 4 août 1848

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionKetteringham (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 08/10/2021 Dernière modification le 29/11/2024

2076  
Ketteringham Park Vendredi 4 Mars 1848

monseigneur  
mon la  
monseigneur  
monseigneur

Je n'ai pas de lettre. Je n'en  
dois pas avoir. Vous ne savez qu'aujourd'hui que  
je suis ici deux jours de plus. Il n'y a pas moyen d'aller en un jour  
à Strasbourg. J'ai couché lundi à York  
et mardi à Strasbourg. J'y passerai le mercredi  
et jeudi. J'ai établi une  
tente, et j'irai à lord Aberdeen pour lui  
demander quel jour il veut de moi à Keddle.  
Y viendrez-vous ? Si vous y venez, dites moi  
quel projet pour que j'adapte mon manuscrit aux  
vôtres. Il ne faut pas passer là huit jours comme  
je crains votre crainte de la fatigue, ce qui est  
bien triste, car que demain encore peut-être je  
n'aurai pas de lettre. Je n'ai pas votre faute.  
Je ne me plains pas. Mais j'ai bien envie d'avoir  
une lettre.

Je vous envoie les nouvelles de Paris. Bien  
sombres. Pour le dedans et pour le dehors. Nul  
moyen de la République si on ne lui donne  
pas l'intervention. La République. C'est même  
l'avis de on ne donne pas à Napoléon l'intervention.  
Si on donne l'intervention, l'avis ne

peut-être de passer, pour la soutenir, de mesures  
qui ne peuvent le passer de l'appui de la  
république rouge. Bardié veut de retires, Bardié  
veut de retires si on ne lui donne pas de  
nouveaux impôts. Il veut maintenant les anciens  
impôts, qui pèsent sur les pauvres, comme sur les  
riches, et il ne le peut qu'en établissant de  
nouveaux qui ne pèsent que sur les riches. Les  
riches se défendent. Les communistes se font  
les moins. M<sup>r</sup> Proudhon vit au nez de M<sup>r</sup>  
Bardié et de M<sup>r</sup> Thiers. Les journaliers  
soulèvent la tête. Si on leur laisse le moment de  
prendre sa revanche sur l'aristocratie. Sinon une  
nouvelle crise de guerre civile, du moins un  
nouvel accès de chaos, on peut s'attendre à  
voir passer d'un à l'autre un chaos  
permanent. Ceux qui gouvernent la république  
sont bien battus. Les héritiers présomptifs sont  
bien battus. Le fardeau, chaque jour croissant,  
pèse sur ceux qui le portent et épouvante ceux  
qui le regardent. Juste et universel châtiment  
qui ne fait que commencer. Le pessimisme des  
plus en plus à croire à la fin, et aux abîmes  
du chemin qui mènent à la fin. Je n'ai jamais  
été moins désespéré et plus triste.

En même temps : j'ai vu chez lui M<sup>r</sup> de Bardié.

Il est fermier  
au bois, il  
dit, pas de  
l'état. On ne  
commence pas  
l'espérance qu'on  
compterait  
qui, sur les  
tribunaux  
une occasion  
qu'on ne peut  
Le lacheté,

Les lacheté  
empêchent p  
reste je vois

En même  
l'état de l'é  
situation de  
on reproche  
moment d'un  
origine de  
l'écriture

Un voy  
bien frappé  
journal de  
la jeunesse  
contre l'ava

Il est ferme, content, et passionnément irrité. Mais  
au soir, il est venu me voir. - La Presse, m'a-t-il  
dit, paraîtra mardi. - Je lui ai demandé si  
c'était une autorisation - non - Je ne sais  
comment cela se passera ; mais si par hasard il  
espérait qu'on le laissera à son intention, il  
compterait dans son hôte. Je connais des gens  
qui, sous votre ministère, trouvaient que les  
tribunaux mutilaient la presse et que ce serait  
une occasion de chute ; je les ai entendus regretter  
qu'on n'eût pas fusillé de suite M<sup>r</sup> de Girardin.  
Les lâchetés qu'on entend font horreur.

Les lâchetés retardant les luttes, mais ne les  
empêchant pas. Tôt ou tard il faut y venir. De  
reste je vois que la Presse n'a pas pour mardi.

On méritait encore : c'est quelque chose que soit  
l'état de siège, nous ne pouvons en faire une  
situation normale. Qui sait même si un jour on  
ne reprochera pas à la Constitution la création au  
moment d'une dictature ? Il y a là un péché  
originel dont aucun baptême ne peut laver la  
conscience.

Vous voyez qu'on se prépare les arguments. Je suis  
très frappé des débats de l'Assemblée que mon  
journal des débats m'apporte le matin, débats sur  
le gouvernement, débats sur les finances. L'attaque commune  
contre l'avignon et son cabinet. Il se défendra

ont sifflés que dans la rue, et qui ramènera  
pour eux la nécessité de se défendre dans la  
rue. Toujours le même sort, bien vicieux.

En que fera Bruxelles de Paris avec protégée  
Milan contre Vienne? Vous ne me le diriez  
certainement pas si nous étions ensemble. Pourtant  
nos deux ignorance, réunies valent presque une  
science.

Adieu. On m'a montré hier à Koenigsh voir  
un Musée, une cathédrale et un château fort et  
me faire voir à de bons bourgeois même devant  
la porte du château. Aujourd'hui il tonne et  
il pleut. Pourtant voilà un peu de soleil. Je  
me promènerai dans le parc. M<sup>rs</sup> Kallan vient  
de partir. On attend d'autres voisins. Adieu. Adieu.  
Je vois presque de ma fenêtre la fils du télégraphe  
électrique qui longe le chemin de fer. Quel  
dommage que nous ne puissions pas nous  
en servir vingt fois par jour! Adieu. Je me  
porte bien. A vous? Adieu. Adieu.

Adieu pour a  
je reste in  
tristesse. Il  
Vici à l'éli  
et mardi  
de bon heu  
enfant, et j  
demandes  
y viendrez  
projeté par  
votre. Han  
de train v  
bien triste.  
N'aurait pas  
de sa me p  
une lettre.  
Je reco  
Sombres  
mousses de  
pas l'inter  
Paris de  
de si on